

« Pour nous en tenir toujours, par souci de simplicité, à l'énonciation *parlée*. »

AUSTIN, *How To Do Things With Words* (tr. fr. G. Lane, p. 122).

Est-il assuré qu'au mot de *communication* corresponde un concept unique, univoque, rigoureusement maîtrisable et transmissible : communicable ? Selon une étrange figure du discours, on doit donc se demander d'abord si le mot ou le signifiant « communication » communique un contenu déterminé, un sens identifiable, une valeur descriptible. Mais, pour articuler et proposer cette question, il a déjà fallu que j'anticipe sur le sens du mot *communication* : j'ai dû prédéterminer la communication comme le véhicule, le transport ou le lieu de passage d'un *sens* et d'un *sens un*. Si *communication* avait plusieurs sens et si telle pluralité ne se laissait pas réduire, il ne serait pas d'emblée justifié de définir *la communication* comme la transmission d'un *sens*, à supposer même que nous soyons en état de nous entendre sur chacun de ces mots (transmission, sens, etc.). Or le mot *communication*, que rien ne nous autorise initialement à négliger en tant que mot et à appauvrir en tant que mot polysémique, ouvre un champ sémantique qui précisément ne se limite pas à la sémantique, à la sémiotique, encore moins à la linguistique. Il appartient au champ sémantique du mot *communication* qu'il désigne aussi des mouvements non sémantiques. Ici un recours au moins provisoire au langage ordinaire

et aux équivoques de la langue naturelle nous enseigne qu'on peut par exemple *communiquer un mouvement* ou qu'un ébranlement, un choc, un déplacement de *force* peut être communiqué – entendons, propagé, transmis. On dit aussi que des lieux différents ou éloignés peuvent communiquer entre eux par tel passage ou telle ouverture. Ce qui se passe alors, ce qui est transmis, communiqué, ce ne sont pas des phénomènes de sens ou de signification. On n'a affaire dans ces cas ni à un contenu sémantique ou conceptuel, ni à une opération sémiotique, encore moins à un échange linguistique.

Nous ne dirons pourtant pas que ce sens non sémiotique du mot *communication*, tel qu'il est à l'œuvre dans le langage ordinaire, dans une ou des langues dites naturelles, constitue le sens *propre* ou *primitif* et qu'en conséquence le sens sémantique, sémiotique ou linguistique correspond à une dérivation, une extension ou une réduction, à un déplacement métaphorique. Nous ne dirons pas, comme on pourrait être tenté de le faire, que la communication sémio-linguistique s'intitule *more metaphorico* « communication », parce que, par analogie avec la communication « physique » ou « réelle », elle donne passage, transporte, transmet quelque chose, donne accès à quelque chose. Nous ne le dirons pas :

1) parce que la valeur de *sens propre* paraît plus problématique que jamais;

2) parce que la valeur de déplacement, de transport, etc., est précisément constitutive du concept de métaphore par lequel on prétendrait comprendre le déplacement sémantique qui s'opère de la communication comme phénomène non sémio-linguistique à la communication comme phénomène sémio-linguistique.

(Je marque ici entre parenthèses que, dans cette communication, il va s'agir, il s'agit déjà du problème de la polysémie et de la communication, de la dissémination – que j'opposerai à la polysémie – et de la communication. Dans un moment,

un certain concept de l'écriture ne pourra pas manquer d'intervenir pour se transformer et peut-être pour transformer la problématique.)

Il semble aller de soi que le champ d'équivocité du mot « communication » se laisse massivement réduire par les limites de ce qu'on appelle un *contexte* (et j'annonce encore entre parenthèses qu'il s'agira, dans cette communication-ci, du problème du contexte et de la question de savoir ce qu'il en est de l'écriture quant au contexte en général). Par exemple, dans un *colloque de philosophie de langue française*, un contexte conventionnel, produit par une sorte de consensus implicite mais structurellement vague, semble prescrire qu'on propose des « communications » sur la communication, des communications de forme discursive, communications colloquiales, orales, destinées à être entendues et à engager ou à poursuivre des dialogues dans l'horizon d'une intelligibilité et d'une vérité du sens, de telle sorte qu'un accord général puisse finalement, en droit, s'établir. Ces communications devraient se tenir dans l'élément d'une langue « naturelle » déterminée, ce qu'on appelle le français, qui commande certains usages très particuliers du mot *communication*. Surtout, l'objet de ces communications devrait, par priorité ou par privilège, s'organiser autour de la communication comme *discours* ou en tout cas comme signification. Sans épuiser toutes les implications et toute la structure d'un « événement » comme celui-ci, qui mériterait une très longue analyse préliminaire, le réquisit que je viens de rappeler paraît évident; et si l'on en doutait, il suffirait de consulter notre programme pour en être assuré.

Mais les réquisits d'un contexte sont-ils jamais absolument déterminables? Telle est au fond la question la plus générale que je voudrais tenter d'élaborer. Y a-t-il un concept rigoureux et scientifique du *contexte*? La notion de contexte n'abrite-t-elle pas, derrière une certaine confusion, des pré-suppositions philosophiques très déterminées? Pour le dire dès maintenant

de la façon la plus sommaire, je voudrais démontrer pourquoi un contexte n'est jamais absolument déterminable ou plutôt en quoi sa détermination n'est jamais assurée ou saturée. Cette non-saturation structurelle aurait pour double effet :

1) de marquer l'insuffisance théorique du concept courant de *contexte* (linguistique ou non linguistique) tel qu'il est reçu dans de nombreux domaines de recherches, avec tous les concepts auxquels il est systématiquement associé;

2) de rendre nécessaires une certaine généralisation et un certain déplacement du concept d'écriture. Celui-ci ne saurait plus dès lors être compris sous la catégorie de communication, si du moins on l'entend au sens restreint de transmission du sens. Inversement, c'est dans le champ général de l'écriture ainsi définie que les effets de communication sémantique pourront être déterminés comme effets particuliers, secondaires, inscrits, supplémentaires.

Écriture et télécommunication

Si l'on reçoit la notion d'écriture dans son acception courante – ce qui ne veut surtout pas dire innocente, primitive ou naturelle –, il faut bien y voir un *moyen de communication*. On doit même y reconnaître un puissant moyen de communication qui *étend* très loin, sinon infiniment, le champ de la communication orale ou gestuelle. C'est là une sorte d'évidence banale sur laquelle l'accord semble facile. Je ne décrirai pas tous les *modes* de cette extension dans le temps et dans l'espace. Je m'arrêterai en revanche sur cette valeur d'*extension* à laquelle je viens d'avoir recours. Dire que l'écriture *étend* le champ et les pouvoirs d'une communication locutoire ou gestuelle, n'est-ce pas présupposer une sorte

d'espace *homogène* de la communication? La portée de la voix ou du geste y rencontrerait certes une limite factuelle, une borne empirique dans la forme de l'espace et du temps; et l'écriture viendrait, dans le même temps, dans le même espace, desserrer les limites, ouvrir le *même champ* à une très longue portée. Le sens, le contenu du message sémantique serait transmis, *communiqué*, par des *moyens* différents, des médiations techniquement plus puissantes, à une distance beaucoup plus grande, mais dans un milieu foncièrement continu et égal à lui-même, dans un élément homogène à travers lequel l'unité, l'intégrité du sens ne serait pas essentiellement affectée. Toute affection ici serait accidentelle.

Le système de cette interprétation (qui est aussi d'une certaine manière le système de l'interprétation ou en tout cas de toute une interprétation de l'herméneutique), bien qu'il soit courant ou en tant qu'il est courant comme le bon sens, a été *représenté* dans toute l'histoire de la philosophie. Je dirai qu'il est même, en son fond, l'interprétation proprement philosophique de l'écriture. J'en prendrai un seul exemple, mais je ne crois pas qu'on puisse trouver dans toute l'histoire de la philosophie en tant que telle un seul contre-exemple, une seule analyse qui contredise essentiellement celle que propose Condillac en s'inspirant étroitement de Warburton, dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. J'ai choisi cet exemple parce qu'une réflexion *explicite* sur l'origine et la fonction de l'écrit (cette explicitation ne se rencontre pas dans toute philosophie et il faudrait interroger les conditions de son émergence ou de son occultation) s'organise ici dans un discours philosophique qui, cette fois, comme toute philosophie, présuppose la simplicité de l'origine, la continuité de toute dérivation, de toute production, de toute analyse, l'homogénéité de tous les ordres. L'analogie est un concept majeur dans la pensée de Condillac. Je choisis aussi cet exemple parce que l'analyse « retraçant » l'origine et la fonction de l'écriture est placée, de façon en quelque sorte non critique, *sous l'autorité de la catégorie de*